

patrie ne voient-ils pas que Gambetta aujeurd'hui serait avec des différences tout à son avantage quelqu'un comme M. Jaurès ? N'est-il pas évident enfin que jamais une génération n'a consenti à copier sa devancière, et ne s'est contentée des biens acquis par elle, et que cette perpétuelle recherche du nouveau de l' "autre chose" produit la nécessaire continuité de l'effort, et qu'enfin, après que la République est faite, il reste à faire "autre chose" et beaucoup ?

Mais du moins, sans doute, il faut s'inquiéter ?

Oui, certes ! Mais, ici encore, refléchissons.

D'abord, ce qu'on appelle la jeunesse, ce n'est jamais toute la jeunesse, c'est ce qui en paraît et ce qu'on en entend, ce qui se montre et fait du bruit. C'est la minorité. La majorité se compose d'esprits tranquilles qui s'en iront accroître dans la masse nationale, la force d'inertie, laquelle joue son rôle utile dans tous les temps et en particulier dans le nôtre.

Puis les plus bruyants ne sont pas les plus sincères ; l'art et la politique ont aujourd'hui comme dans tous les temps, leurs fanfaronnes de scandale et il ne faut ni juger une génération sur ces excessifs, ni tant s'affrayer de ces excès.

Parmi les sincères,— et j'en connais beaucoup qui sont sincères,— les uns se modéreront au contact des réalités, au heurt des résistances, ou simplement par l'effet de l'âge. Eux aussi, ils diront un jour : "Quand j'étais jeune", et ils se moqueront doucement des illusions de leur jeunesse. Il en est même qui se modéreront trop vite et trop complètement. Avoir été socialiste, voire même quelque peu anarchiste, cela n'empêche pas de devenir un jour procureur de la République, et de requérir contre les ennemis de la société, ou d'être notaire et de percevoir son tant 0/0 sur les opérations diverses de la propriété. D'autres garderont certainement des aspirations de leur jeunesse, la volonté de travailler sagement au progrès de la justice sociale et de la justice internationale. Mais cela ne nous effraie pas ; cela, nous l'espérons. Il en est enfin, j'espère, qui, tout modérés et assagis qu'ils seront gurderont de leur jeunesse des sentiments et aussi des connaissances et des idées qui les conduiront dans les voies nouvelles.

Pourtant, il faut se préoccuper de cette anarchie morale de la jeunesse, parce que les illusions qui la séduisent sont un peu fortes et point sans péril, et parce que le différend est trop vif et l'écart trop violent entre elle et nous. Et je voudrais en terminant, comme en un appendice, mais étroitement lié à cette longue étude, faire une déclaration sincère, ne fût-ce que pour "libérer mon âme".

Toutes les fois que se produit ce phénomène d'une rupture entre des générations successives, l'éducation peut-être mise en cause, puisque c'est elle qui est chargée des transmissions et des transitions nécessaires entre le passé et l'avenir.

Qu'avons-nous fait pour l'éducation de la jeunesse ?

Mais, avant que je réponde, laissez-moi dire d'abord que l'œuvre de l'éducateur est particulièrement difficile dans les temps troublés, comme les nôtres, où aucune autorité n'a le crédit nécessaire pour se faire obéir sur simple commandement. L'éducateur ne peut être aujourd'hui un tranquille philosophe, un théologien qui prétende éléver je ne sais quelle âme idéale

d'après des principes certains et des règles immuables. Il doit être le contemporain de ceux qu'il élève et doit connaître les influences multiples qui pénètrent l'esprit du jeune homme et même celui de l'enfant, où elles mettent des défiances, des résistances et des révoltes pour ainsi dire instinctives et préalables. S'il ne connaît pas ces influences et qu'il ne les sent pas en lui-même, comment donc agira-t-il sur l'écolier et sur l'étudiant ?

Sans doute, l'éducation a des parties fixes qui se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays, et qui conviennent à toute âme humaine. Mais cette âme est sujette à des accidents et à des contingences. Et, si le jeune homme : en lui l'homme perpétuel, à qui s'adresse ce qu'il y a de perpétuel dans l'éducation, c'est à peine s'il le connaît et le sent. Il vit surtout par les accidents et les contingences ; c'est par là qu'il se révolte, ou, tout au moins qu'il résiste. Quand l'éducateur ignore ou méprise le caractère particulier d'une génération, à son tour il est ignoré et méprisé par elle, comme un homme d'un autre âge, très lointain, avec lequel la jeunesse ne se sent en communauté de rien. Suspect de routine et de manie conservatrice, il est incapable de défendre les jeunes gens contre les illusions, de plaider auprès d'eux les bonnes causes et de les gagner.

Il est évident que, ni l'objet, ni la méthode de l'éducation ne peuvent être les mêmes aujourd'hui qu'à un temps de Louis XIV et de Napoléon ; l'objet d'aujourd'hui est plus difficile à atteindre, puisqu'il s'agit de former des esprits libres et capables de gouverner leur liberté ; la méthode la plus difficile à trouver, puisque les esprits d'aujourd'hui sont troublés par l'universel désarroi, et par la décadence de toutes les autorités.

Si l'éducation, par tous ces motifs, ne fut jamais plus difficile qu'en notre temps, jamais non plus, et par les mêmes motifs, elle ne fut plus nécessaire. Et la question revient : Qu'avons-nous fait pour l'éducation de la jeunesse ?

Nous avons créé des milliers d'écoles ; nous y avons introduit toute sorte d'enseignements ; nous les avons mis à portée de tous, à bon compte, voire même gratuitement, voire même en payant ceux que nous instruisons. Nous avons rédigé bien des programmes, institué bien des examens et des concours ; mais enseigner et examiner, ce n'est pas de l'éducation. Nous voulons nous faire croire que l'enfant est élevé par cela même qu'il est instruit ; mais c'est un de ces mensonges qui alimentent l'éloquence optimiste de discours et distributions de prix.

Nous avons oublié l'éducation.

Nous l'avons oubliée : elle occupe si peu d'esprits que toute notre littérature sur l'éducation se réduit à quelques livres, à des articles, à des discours, presque toujours insuffisants et médiocres.

Nous l'avons oubliée : aujourd'hui comme jadis, le jeune Français passe brusquement de la tutelle étroite du collège aux périls de la pleine liberté, ce qui a pour effet de lui faire croire que la liberté consiste dans l'indiscipline. Or c'est au collège surtout qu'il fallait innover. Des tentatives ont été faites, mais timides, mal suivies, et comme sans confiance et sans foi.

Nous l'avons oubliée : tout occupés à former des